Seminar One Modern Masterpieces

Read through the excerpts below. Each is taken from one of the four texts set for study on this module. See if you can

1. Identify which text each excerpt is taken from
2. Identify aspects within each excerpt which could be considered ‘modernist’
3. Suggest key themes or ideas at work in each excerpt
4. Consider the similarities and differences between the extracts

Un homme qui dort tient en cercle autour de lui le fil des heures, l'ordre des années et des mondes. Il les consulte d'instinct en s'éveillant, et y lit en une seconde le point de la terre qu'il occupe, le temps qui s'est écoulé jusqu'à son réveil ; mais leurs rangs peuvent se mêler, se rompre. Que vers le matin après quelque insomnie, le sommeil le prenne en train de lire, dans une posture trop différente de celle où il dort habituellement, il suffit de son bras soulevé pour arrêter et faire reculer le soleil, et à la première minute de son réveil, il ne saura plus l'heure, il estimera qu'il vient à peine de se coucher. Que s'il s'assoupit dans une position encore plus déplacée et divergente, par exemple après dîner assis dans un fauteuil, alors le bouleversement sera complet dans les mondes désorbités, le fauteuil magique le fera voyager à toute vitesse dans le temps et dans l'espace, et au moment d'ouvrir les paupières, il se croira couché quelques mois plus tôt dans une autre contrée. Mais il suffisait que, dans mon lit même, mon sommeil fût profond et détendît entièrement mon esprit ; alors celui-ci lâchait le plan du lieu où je m'étais endormi, et quand je m'éveillais au milieu de la nuit, comme j'ignorais où je me trouvais, je ne savais même pas au premier instant qui j'étais ; j'avais seulement dans sa simplicité première le sentiment de l'existence comme il peut frémir au fond d'un animal ; j'étais plus dénué que l'homme des cavernes ; mais alors le souvenir – non encore du lieu où j'étais, mais de quelques-uns de ceux que j'avais habités et où j'aurais pu être – venait à moi comme un secours d'en haut pour me tirer du néant d'où je n'aurais pu sortir tout seul ; je passais en une seconde par-dessus des siècles de civilisation, et l'image confusément entrevue de lampes à pétrole, puis de chemises à col rabattu, recomposait peu à peu les traits originaux de mon moi.

Je vais parler longuement de mon corps. Je vais en parler tant, qu’il vous semblera tout d’abord que j’oublie la part de l’esprit. Ma négligence, en ce récit, est volontaire; elle était réelle là-bas. Je n’avais pas de force assez pour entretenir double vie; l’esprit et le reste, pensais-je, j’y songerai plus tard, quand j’irai mieux.

J’étais encore loin d’aller bien. Pour un rien j’étais en sueur et pour un rien je prenais froid; j’avais, comme disait Rousseau, “la courte haleine”; parfois un peu de fièvre; souvent, dès le matin, un sentiment d’affreuse lassitude, et je restais, alors, prostré dans un fauteuil, indifférent à tout, égoïste, m’occupant très uniquement à tâcher de bien respirer. Je respirais péniblement, avec méthode, soigneusement; mes expirations se faisaient avec deux saccades, que ma volonté surentendue ne pouvait complètement retenir; longtemps après encore, je ne les évitais qu’à force d’attention.

C’est curieux: je viens de remplir dix pages et je n’ai pas dit la vérité – du moins pas toute la vérité. Quand j’écrivais, sous la date, “Rien de nouveau”, c’était avec une mauvaise conscience: en fait une petite histoire, qui n’est ni honteuse ni extraordinaire, refusait de sortir. “Rien de nouveau.” J’admire comme on peut mentir en mettant la raison de son côté. Évidemment, il ne s’est rien produit de nouveau, si l’on veut: ce matin, `a huit heures et quart, comme je sortais de l’hôtel Pritania pour me rendre à la bibliothèque, j’ai voulu et je n’ai pas pu ramasser un papier qui traînait par terre. C’est tout et ce n’est même pas un évènement. Oui, mais, pour dire toute la vérité, j’en ai été profondément impressioné: j’ai pensé que je n’étais plus libre. A la bibliothèque j’ai cherché sans y parvenir à me défaire de cette idée. J’ai voulu la fuir au café Mably. J’espérais qu’elle se dissiperait aux lumières. Mais elle est restée là, en moi, pesante et douleureuse. C’est elle qui m’a dicté les pages qui précèdent.

Pourquoi n’en ai-je pas parlé? Ça doit être par orgeuil, et puis, aussi, un peu par maladresse. Je n’ai pas l’habitude de me raconter ce qui m’arrive, alors je ne retrouve pas bien la succession des évènements, je ne distingue pas ce qui est important. Mais à present, c’est fini: j’ai relu ce que j’écrivais au café Mably et j’ai eu honte; je ne veux pas de secrets, ni d’états d’âme, ni d’indicible; je ne suis ni vierge ni prêtre, pour jouer à la vie intérieure.

Arrivé là, on admettra sans peine que rien ne pouvait faire espérer à nos concitoyens les incidents qui se produisirent au printemps de cette année-là et qui furent, nous le comprîmes ensuite, comme les premiers signes de la série des graves évènements dont on s’est proposé de faire ici la chronique. Ces faits paraîtront bien naturels à certains et, à d’autres, invraisemblables au contraire. Mais, après tout, un chroniqueur ne peut tenir compte de ces contradictions. Sa tâche est seulement de dire: “Ceci est arrive”, lorsqu’il sait que ceci est, en effet, arrive, que ceci a intéressé la vie de tout un people, et qu’il y a donc des milliers de témoins qui estimeront dans leur cœur la vérité de ce qu’il dit.

Du reste, le narrateur, qu’on connaîtra toujours à temps, n’aurait guère de titre à faire valoir dans une entreprise de ce genre si le hasard ne l’avait mis à même de recueillir un certain nombre de dépositions et si la force des choses ne l’avait mêlé à tout ce qu’il prétend relater. C’est ce qui l’autorise à faire œuvre d’historien. Bien entendu, un historien, même s’il est un amateur, a toujours des documents. Le narrateur de cette histoire a donc les siens: son témoignage d’abord, celui des autres ensuite, puisque, par son rôle, il fut amené à recueillir les confidences de tous les personnages de cette chronique, et, en dernier lieu, les textes qui finirent par tomber entre ses mains. Il se propose d’y puiser quand il le jugera bon et de les utiliser comme il lui plaira. Il se propose encore…